

**HORS
SERIE**

www.bigcity-lefilm.com

★ TELEGRAPH ★

Monday
november 29th
1880

Dans les années 1880, aux confins de l'Ouest américain, la petite ville de Big City attend l'arrivée d'une caravane de nouveaux immigrants. Hélas, la caravane est attaquée en chemin par les indiens, et tous les adultes de Big City partent pour la défense. Au matin, les enfants de Big City se réveillent orphelins, avec pour seule compagnie adulte un vieil alcoolique et le simple d'esprit du village...

A partir de ce jour le simple d'esprit devient shérif, le vieil alcoolique juge de paix et Big City se dote d'un maire enfant, d'un barman enfant, d'un banquier enfant... chaque enfant reprenant la place occupée par ses parents...

© 2017 GALENANT - MIMOS WOLFF - TRIPFILM PRODUCTION - AGENCY PRODUCTIONS - RTM - WFLM
 Via dell'Industria 11 - 115 001 - 00186 Roma - Italy
 Tel. +39 06 47801111 - Fax +39 06 47801112 - E-mail: info@tripfilm.it

SORTIE AU CINEMA LE 12 DECEMBRE

CONTACTS

ATTACHES DE PRESSE

Laurence Churlaud

tel : 06 18 02 13 58

aubureau@laurence@yahoo.fr

assistante de Charlotte Tourret
tél. : 06 22 02 12 60

tel: 06 22 09 43 68
aubertaudelaurencea@yahoo.fr

DISTRIBUTION

Gaumont

30 Avenue Charles de Gaulle

92200 Neuilly sur Seine

Contact: Nicolas Weiss

tel: 01 46 43 23 14

nweiss@gaumont.fr



MATERIEL TELECHARGEABLE

www.gaumontpresse.fr

SITE OFFICIEL

www.bigcity-lefilm.com





Djamel Bensalah, the Big City man

Dix ans après «Le ciel, les oiseaux et la mère», vous n'avez toujours pas perdu de vue la portée politique d'un film ?

C'est vrai. À l'époque, je traitais déjà des problèmes de la Cité. Dans Big City, aussi. Avec Gilles Laurent, mon scénariste et complice de toujours, si en dévotion pas au moins un tout petit peu des problèmes de société... On s'ennuie.

Quelle est justement la portée politique de Big City ?

Sous couvert de divertissement, Big City est une allégorie du monde qui nous entoure. Big City, représente l'Europe, la rivière qui entoure Big City, nos frontières de Schengen, et les indiens, ce sont tous les étrangers qui frappent à notre porte et qu'on ne peut pas, ou qu'on ne veut pas accueillir chez nous. L'histoire de Big City se déroule en 1880.

À cette époque, on sort à peine de l'esclavage mais on voit bien, dans le film comme dans notre

«Big City parle du racisme ordinaire du 19^{ème} siècle»

quotidien, qu'il ne suffit pas de dire «c'est fini» pour que les mentalités soient transformées du jour au lendemain. Big City parle du racisme ordinaire du 19^{ème} siècle, avec d'autant plus de vérité que ce racisme est exprimé par des enfants. Ça rend le discours plus clair et plus violent. Maintenant la question est : quel-est-ce qui a vraiment changé depuis 1880 ? Malheureusement pas tant de choses que ça.

C'est sans doute pour ça que

j'ai choisi des arabes et des antillais (adultes et enfants) pour incarner les indiens de Big City.

La couleur de peau change, mais les problèmes sont semblables.

Derrière leurs visages d'anges, ces enfants affrontent la cruauté de la réalité. Pensez-vous que vos acteurs-enfants ont compris le message du film ?

Je ne voulais pas de singes savants mais de vrais enfants avec toute leur naïveté, leur spontanéité et leur énergie. J'ai pris beaucoup de plaisir à les diriger. Mais je ne suis pas sûr que tous les enfants aient lu le scénario. Et d'ailleurs certains n'ont sûrement pas compris l'enjeu politique et social de Big City, mais peu importe. Ce qui m'importe, c'est qu'ils se rassentent en voyant le film une fois terminé. D'autres, je dois le dire, m'ont sérieusement épité par leur clairvoyance et leur analyse.

Comment Big-City a pris forme ?

J'ai toujours été fasciné par les westerns comme *Venu Cric*, *Dodge City*, *Le Juge Roy Bean* ou *Jeremiah Johnson*. Mais j'ai constaté que, dans la tête de tous les gens avec qui j'en parlais, un petit Français ne pouvait pas réaliser de western.

Les problèmes étaient si nombreux et paraissaient si insurmontables qu'ils m'ont convaincus ! Il y a bien eu

quelques films majeurs tel que *La Majesté des mouches* de Peter Brook en 1963 où des gamins se retrouvaient les seuls rescapés d'un accident d'avion sur une île déserte ; et aussi, *Bugsy Malone*, vingt ans plus tard, mais très rares sont ceux qui ont relevé un tel défi depuis. Alors, cela m'a écrit. C'était assurément pour moi une idée originale qui méritait d'exister et que je devais défendre jusqu'au bout.

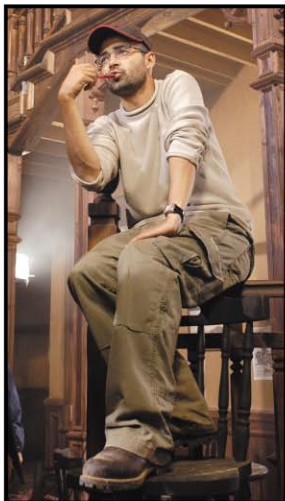
Quand à l'idée du western, elle m'est venue il y a six ans lors d'un repérage dans l'Idaho aux États-Unis. J'ai traversé des villes avec pleins d'enfants habillés comme des cowboys. Et pour finir c'est mon scénariste qui a tranché lors d'une autre écriture qui ne décollait pas : il m'a dit «on devait peut-être repenser à cette idée de western avec des mines, on s'amuserait plus, non ?». Nous n'avons pas perdu une minute et nous avons bati les grandes lignes de Big City en quelques jours.

Vous rêviez de faire un «petit Français ne pouvait pas réaliser de western».

J'ai toujours été fasciné par les westerns comme *Venu Cric*, *Dodge City*, *Le Juge Roy Bean* ou *Jeremiah Johnson*. Mais j'ai constaté que, dans la tête de tous les gens avec qui j'en parlais, un petit Français ne pouvait pas réaliser de western.

Justement, ça n'a pas été trop difficile de créer un western à l'américaine ?

En tout cas ça n'a pas été insurmontable ! Les récents succès de films



mettant en scène des enfants nous ont forcément aidé. Par ailleurs avec Frank Chorot et la Gaiumont, sans que ce film n'aurait jamais existé, nous avons trouvé des partenaires qui partageaient les mêmes

ambitions artistiques. Tous souhaitaient voir un film différent et original à destination du jeune public, qui nous change du discours policé et con-sensuel offert lors du rendez-vous familial de Noël.

Finalement dans ces conditions faire un western avec des enfants devenait plus simple. Mais je voulais que ce film soit crédible, qu'il n'ait pas de différence entre un western américain et le mien.

Comment vous êtes vous préparé pour être le plus crédible possible ?

On t'y a fait du coup beaucoup pensé ! D'ailleurs je me suis

BIG CITY

★ TELEGRAPH ★

BIG CITY

★ TELEGRAPH ★

inspiré de la série au niveau de la disposition des maisons de la ville, par exemple. Sans oublier le côté bucolique.

Les pensées indiennes du film sont-elles tirées de la réalité ?

Oui. Certaines grandes figures comme Sitting Bull ont été d'admirables orateurs. Par ailleurs, la sagesse indienne est magnifique et il m'a semblé souhaitable que les textes indiens soient aussi authentiques que possible. De même que j'ai repris les habitudes pensées racistes de l'époque : «Un bon indien est un indien mort», «les noirs n'ont quand même pas les mêmes rêves que les blancs», «les étrangers ne sont quand même pas des citoyens comme les autres» etc.

Tourner avec des enfants est-ce une expérience à part ?

Avec les enfants, on répond sur mesure. Il faut être humble. Tout tourne autour d'eux. Et même s'ils sont extraordinaires, pros et dispos, il faut tout mettre en œuvre pour qu'ils soient encore meilleurs au moment où l'on tourne. Derrière un enfant se cache 4 à 5 personnes : l'équipe qui les encadrait était formidable.

À l'arrivée quel est pour vous le point fort du film ?

Big City est une comédie. Mais une comédie aux accents réalistes qui s'amuse à raconter l'injustice sociale et le racisme à travers toutes les caractéristiques du vrai western. On y retrouve tous les poncifs du genre : ses décors, ses fonctionnements, ses personnages et sa grammaire.

Essai, même si le film se termine bien (nous sommes dans une comédie) ! Big City ne prend pas les spectateurs en compte pour des idiots. Les enfants de Big City sont porteurs des préjugés de leurs parents. Mais au fil de l'histoire, ils apprennent que la vérité ne sort pas forcément de la bouche de leurs parents. Comme dans la réalité ou chaque génération a fait de prendre conscience des problèmes de la génération précédente. Hélas, cela ne nous empêche pas forcément de reproduire les mêmes erreurs. Est-ce qu'un jour cela ira un peu mieux ? Je l'espère. Mais en attendant, il n'y a pas d'angélisme dans Big City. La dureté du monde n'y

disparaît pas d'un coup de baguette magique. C'est pourquoi, en dépit du «Happy End» final, la Belle perd à jamais le petit indien qu'elle aimait, petit indien qui aura vu toute sa tribu se faire massacrer par l'armée. De même, la charmante petite ville de Big City ne sera plus, quelques années plus tard, «progrès oblige», qu'une monstrueuse raffinerie.

Vous avez des enfants est-ce une expérience à part ?

Avec les enfants, on répond sur mesure. Il faut être humble. Tout tourne autour d'eux. Et même s'ils sont extraordinaires, pros et dispos, il faut tout mettre en œuvre pour qu'ils soient encore meilleurs au moment où l'on tourne. Derrière un enfant se cache 4 à 5 personnes : l'équipe qui les encadrait était formidable.

À l'arrivée quel est pour vous le point fort du film ?

Big City est une comédie. Mais une comédie aux accents réalistes qui s'amuse à raconter l'injustice sociale et le racisme à travers toutes les caractéristiques du vrai western. On y retrouve tous les poncifs du genre : ses décors, ses fonctionnements, ses personnages et sa grammaire.

Trouver les bons enfants a-t-il été compliqué ?

La principale difficulté d'un film est de bien choisir ses acteurs. Pour Big City, nous avons vu près de 8.000 enfants en dix mois ! C'était un travail de fou. Mais je pense que sur Big City, on a pratiquement fait un sans faute. Ça fait dix ans que j'ai tourné mon premier film. Et j'ai dire qu'après Lorant Deutsch et Jamel Debbouze, on a peut-être trouvé, parmi ces gamins, d'autres perles rares.

Avez-vous eu des évidences par rapport à des enfants ?

Je voulais absolument tourner avec Claire Bouanich qui m'avait tellement ému dans *Le*

Papillon. Mais je me souviens qu'au départ, j'ai presque casté tous les enfants pour un autre rôle que celui qu'ils ont fini par interpréter, à part peut-être Paulina qui était bien trop chic pour jouer un autre rôle que celui de La Belle.

Avec des enfants, y-a-t-il une place pour l'improvisation ?

Non. Et de toute façon, je n'aime pas ça. Je ne laisse pas les acteurs en «free style». Mon scénario était carré et précis. On tournait déjà une moyenne de quarante enfants par jour, en extérieur.

«Pour moi, Eddy Mitchell, c'est Dean Martin et Robert Mitchum en VF»

et pour en rajouter : avec des animaux et plein d'effets spéciaux. Beaucoup trop de paramètres à gérer pour que je laisse les enfants libres d'inventer leurs textes !

Et pour Eddy Mitchell ?

Nous avons écrit le rôle en pensant à lui. Pour moi, Eddy

Mitchell, c'est Dean Martin et Robert Mitchum en VF ! Alors j'y suis allé au bluff. La rencontre a été extraordinaire. Il a été une source d'inspiration impressionnante. Eddy Mitchell est, de plus, un historien du genre. J'espérais que si mon scénario était un vrai Western, Eddy accepterait le rôle. Et j'ai eu droit à cette récompense. Le premier jour de tournage, je l'ai vu arriver sur le plateau, une clope au bec et un large sourire aux lèvres, c'était un vrai cowboy.

Ce n'était pas la première fois que vous tourniez avec Amnen Kelif. S'est-il aussi imposé à vous pour le rôle de Banjo ?

Amnen a joué dans trois de mes films. C'est un comédien exceptionnel qui aime transmettre son savoir. C'est une personne sensible et pédagogue qui ne s'est jamais lassée de la présence des enfants. Ils sont tous devenus meilleurs à son contact. Il leur a appris à rire, à pleurer, à respirer. Sur le plateau, Amnen est rapidement devenu pour eux la personne la plus importante.



Comment avez-vous géré les enfants sur place ?

Je voulais qu'ils se sentent comme en colo, que ce soit une franche partie de rigolade entre eux. Mon principal travail a été la gestion d'énergie et la

«les enfants changent vite. Ils ont mué, grossi, maigri, grandi.»

direction des enfants. Je devais jouer avec eux mais aussi sévir quand il le fallait !

Qu'est-ce qui a été le plus compliqué pour vous ?

Le tournage a duré six mois. Et à grossi, les enfants changent vite. Ils ont mué, grossi, maigri, grandi. Il a fallu sans cesse trouver des astuces. Un des gamins a perdu une dent en pleine répétition et Charlie durant une scène. Du coup, je leur ai fait faire à tous des radios de la bouche, pour voir si leurs dents risquaient de tomber. Résultats : plusieurs appareils dentaires et des dents enlevées. En fait, on a connu tous les problèmes que l'on rencontre sur un film ordinaire... mais à «taille enfant» !

PUBLICITE

GAUMONT présente

BIG CITY

LE WESTERN OÙ LES ENFANTS FONT LA LOI

Un film de
DJAMEL BENSALAH
D'après l'œuvre de **BANJO O'SULLIVAN**

CINEMASCOPE

AU CINEMA LE 12 DECEMBRE



Vincent alias James Wayne

cabrade. Il a crié comme un fou, c'était trop marrant.

Comment l'es-tu retrouvé dans l'aventure «Big City» ?
Vincent : J'ai passé un casting. En tout, j'y suis allé quatre fois sans savoir pour quel rôle.

Qu'est-ce qui t'a donné envie de faire le film ?
Vincent : Le fait que ce soit un western... avec plein d'enfants. On n'était pas dans un film banal au XXI^e. Jouer en costumes c'était génial.

Tu connaissais les westerns... et John Wayne ?
Vincent : Pas vraiment, juste comme ça.

C'était quoi pour toi, un western ?
Vincent : Des cowboys, des indiens et puis des chevaux.

Justement, ça t'a amusé de jouer aux cowboys et aux indiens ?
Vincent : C'était super.

Tous les jours j'avais un pistolet, j'ai adoré. On a fait la guerre et des courses-poursuites. En plus, j'ai appris à monter à cheval. D'ailleurs, en remplissant la fiche au casting, j'ai écrit que je ne savais pas en faire. Alors ils m'ont fait prendre plein d'heures de cours. Au début j'avais un peu peur et maintenant, j'aime tellement ça que je continue. Le premier jour de tournage, le cheval d'Alexis, qui joue le rôle d'Indépendance, a fait une

Qu'est-ce qui te plaît chez James Wayne ?
Vincent : Il est gentil. Et puis c'est le héros. Il sauve les gens et trouve ça bien !

Oui est James Wayne ?
Vincent : Un cowboy un peu naïf. Il ne va rien, il est complètement à l'ouest ! En fait, il est assez bête et aussi un peu... maladroit avec les filles.

Si tu n'avais pas été James Wayne, tu aurais aimé jouer quel rôle ?
Vincent : Celui de Jérémie, le maire ! Sans hésiter. Mes rôles préférés sont les gentils ou les méchants. Ce rôle a beaucoup de caractères différents, il peut être triste, hystérique et vraiment méchant.

Comme Wayne, as-tu déjà défendu des gens plus faibles que toi ?
Vincent : Si je vois un petit qui a un problème avec un grand que je connais, je vais aller lui dire d'arrêter. Mais ça ne m'est pas encore vraiment arrivé.

As-tu des points communs avec ton personnage ?
Vincent : Je suis assez gentil... enfin je pense. Mais c'est à peu près tout. Mais sinon, je suis moins naïf.

Avec les filles tu veux dire ?
Vincent : oui.

Est-ce que tu vois quand une fille est amoureuse de toi ?
Vincent : Je pense que oui. Par exemple, dans le film, ça se voit à plein nez que l'entraîneuse est amoureuse de Wayne. Enfin moi, je l'aurais vu en tout cas.

Elles étaient difficiles les scènes de bisous avec Charlie ?
Vincent : Elle est vraiment beaucoup plus petite que moi alors il a fallu s'organiser ! Elle devait monter sur des marches.

Dans la scène où elle rentre chez moi, elle monte deux marches. Moi, je reste en bas pour qu'il n'y ait pas de décalage. Le bisou, c'est du cinéma. Mais je ne voulais pas qu'il y ait les autres enfants du film qui regardent.

Comment s'est passé le tournage avec les autres enfants ?
Vincent : Dans l'hôtel, ça pouvait être un peu le bazar ! Le soir, ceux qui s'occupaient de nous passaient toujours vérifier si on dormait bien. Nous, on faisait semblant et après c'était la fête. Comme on était deux ou trois par chambre, on s'amusait bien.

Vous aviez des grosses journées il paraît...
Vincent : Oh oui ! Il faisait très froid quand on tournait en Bulgarie, surtout la nuit. Il a même neigé. Et quand on ne tournait pas, on travaillait nos cours pour l'école. D'ailleurs, moi, j'ai plutôt intérêt à bosser sinon je ne peux plus tourner. La Ddass a vérifié mes

résultats et s'ils avaient été mauvais... fini !

Tu étais content que le tournage s'arrête ?
Vincent : Non, c'était triste la fin du tournage. Même moi j'ai pleuré. Mais on a fait une fête... très tard vers 2h du matin après les dernières scènes.

Ce n'est pas ton premier film...
Vincent : Non, j'ai joué dans *Fanfan la Tulipe*, *Jacquou le croquant*, *Monsieur Léon*...

As-tu toujours voulu être comédien ?
Vincent : On ne peut pas dire que j'ai toujours voulu. C'est ma mère qui m'a inscrit dans une agence. J'avais trois ans. Mais vers neuf ans, c'est moi qui ai voulu faire des films.

As-tu des acteurs préférés ?
Vincent : J'adore Gérard Philipe ou Jean Reno. Mais j'ai déjà tourné avec des acteurs connus comme Michel Serrault et Pénélope Cruz aussi.





Samy alias Wapiti

Peux-tu me raconter le casting de Big City ?

Samy : C'était à la Gaumouille. Je me suis présentée pour le rôle de Wayne mais je ne convenais pas...

Pourquoi ?

Samy : J'sais pas. Wayne c'est un héros...

Et toi tu n'avais pas la tête du héros ?

Samy : Ouais... voilà... Ensuite j'ai lu le texte de Wapiti et j'ai été pris. J'étais content parce que c'était un film à monter à cheval.

"J'ai appris à monter à cheval à bas et j'adore."

Et c'est là que t'a donné envie de faire le film ?

Samy : Oui. En plus, c'était la première fois que je faisais un western. J'aime bien les westerns, il y a des chevaux. D'ailleurs j'ai appris à monter à cheval à bas et j'adore. Ils nous ont donné des cours.

Tu connaissais les westerns avant Big City ?

Samy : Oui, un peu, comme ça, genre Clint Eastwood. Je trouvais que c'était pas mal et marrant.

Qu'est-ce qui te plaisait le plus ?

Samy : On voit toujours des cowboys contre des indiens et à chaque fois ce sont les cowboys qui gagnent!

Mais toi dans Big City, tu es un indien ?

Samy : Oui mais c'était marrant d'être un indien. J'adore Wapiti. En plus j'ai fait du cheval, j'ai voyagé au Canada et en Bulgarie.

Qui est Wapiti ?

Samy : Le chef des indiens. Comme son père est mort, il devient le chef des enfants indiens.

Wapiti, est très sentimental et n'aime pas trop les cowboys. Il est un peu naïf et marrant aussi parce qu'il fait pleins de blagues. Par exemple, il fait croire aux gens qu'il ne parlent pas c'était un film à monter à cheval.

"J'ai appris à monter à cheval à bas et j'adore."

Et c'est là que t'a donné envie de faire le film ?

Samy : Oui. En plus, c'était la première fois que je faisais un western. J'aime bien les westerns, il y a des chevaux. D'ailleurs j'ai appris à monter à cheval à bas et j'adore. Ils nous ont donné des cours.

Toi, tu es de quelle origine ?

Samy : Je suis algérien.

Et ça t'a pas fait bizarre de retrouver dans la peau d'un indien ?

Samy : Ben si un p'tit peu mais bon...

Tu as aimé te déguiser en Wapiti ?

Samy : Ouais mais ça pouvait être très désagréable. La perruque douze heures pas jour, ça fait mal à la tête! Ça gratte en fait.

Ca t'a fait quoi de jouer le rôle d'un indien exclu ?

Samy : J'sais pas. Il fait pitié quand même Wapiti parce qu'il est rejeté. Tout ça parce qu'il est indien.

T'as déjà subi ça dans la vraie vie ?

Samy : Non, pas du tout. Et tant mieux.

Quelle ambiance il y avait sur le tournage ?

Samy : On rigolait bien mais il fallait travailler. Parfois, Djamel était énervé parce qu'on rigolait trop. Même qu'une ou deux fois, il s'est vraiment énervé. Il criait en disant qu'on parlait trop. Nous, on n'arrivait pas à se concentrer. Et il faisait les gros yeux.

Avant de commencer le film c'était quoi un indien pour toi ?

Samy : Une personne qui a des plumes sur la tête et qui faisait «Whou whou whou!»

Toi, tu es de quelle origine ?

Samy : Je suis algérien.

Et ça t'a pas fait bizarre de retrouver dans la peau d'un indien ?

Samy : Ben si un p'tit peu mais bon...

Tu as aimé te déguiser en Wapiti ?

Samy : Ouais mais ça pouvait être très désagréable. La perruque douze heures pas jour, ça fait mal à la tête! Ça gratte en fait.

Et il est comment sur un plateau Djamel ?

Samy : Sympa et stressé. Mais moi je le comprends. Il avait quand même un film sur le dos.

Qui étaient tes copains ?

Samy : Tous. On s'est tous bien entendu...

Est-ce que tu arrivais à travailler pour l'école ?

Samy : Dès qu'on avait le temps, on travaillait mais c'est un peu dur de gérer. D'un côté, il y a le cinéma. De l'autre l'école et les copains.

Tu as toujours rêvé d'être acteur ?

Samy : Non, jamais.

Qu'est-ce que tu fais là, alors ?

Samy : C'est comme ça. Ma mère a trouvé une annonce de casting dans le journal de ma ville. On a envoyé une petite photo et j'ai eu le rôle.

"Quand le chat n'est pas là les souris dansent..."

pris. Et puis ils ont rappelé et ils m'ont dit «oui».

Aujourd'hui, ça te plaît ?

Samy : Beaucoup.

Les histoires de Big City ressemblent un peu à celles de la vraie vie ?

Samy : oui, surtout le racisme, l'amour, les guerres...

C'est quoi la morale du film, pour toi ?

Samy : Quand le chat n'est pas là les souris dansent.



Charlie : Alors, là, franchement, je me sens vécue!

Paolina : Ah mais ce n'est pas du tout pour te vexer. J'adore mes belles robes.

Charlie : Moi aussi on m'a fait passer des essais pour la Belle et l'entraîneuse.

BIG CITY

Big City et le Girl power

Elles se sautent dans les bras comme si elles ne s'étaient pas vues depuis des années. Claire, Paolina et Charlie ont fait tomber leur costume d'institutrices, de belles et d'entraîneuses. Claire porte une tignasse lisse et la frange devant ses yeux bleus cernés de khôl noir, Paolina prend des allures de ravissante ado branchée et Charlie a le cheveu raide et le joli rire cristallin d'une encore petite fille. Ce sont trois minettes à croquer façon slim / Repetto et petite blouse de fin d'été qui se retrouvent pour parler de «Big City». Et quand elles commencent, on ne les arrête plus.

On arrête de jacter les filles !

Paolina : J'ai déjà travaillé ce matin alors j'en ai marre d'être sérieuse. Et puis j'adore les papotages...

Et bien justement, nous allons discuter entre copines. Racontez-moi comment s'est passé le casting de Big City.

Claire : Moi, je n'avais pas spécialement envie de tourner à l'époque surtout que ça se passait pendant les cours. Donc j'ai refusé avant même de lire l'histoire. Et puis ils ont un peu insisté alors je me suis laissée tenter... pour le rôle de Betty Wilson.

Paolina : J'ai d'abord lu un extrait du film et j'ai été EM-BALLÉE! Les dialogues étaient canons. Le casting se passait dans une rue toute pourrie. Moi, je devais jouer le rôle de l'entraîneuse. Je ne savais pas de quoi j'étais entraîneuse. Je pensais que c'était pour donner des cours de chevaux donc pendant le casting, j'ai dit que j'adorais ça! Les autres me répondaient «tant mieux, tant mieux». Et après ils m'ont expliqué ce qu'était une entraîneuse avant de me faire passer des essais pour le rôle de la Belle. D'ailleurs, je préfère être la Belle que l'entraîneuse.

Charlie : Alors, là, franchement, je me sens vécue!

Paolina : Ah mais ce n'est pas du tout pour te vexer. J'adore mes belles robes.

Charlie : Moi aussi on m'a fait passer des essais pour la Belle et l'entraîneuse.

Charlie : Ah, non en fait. Mais comment il s'appelle? Ah oui! John... John...

Wayne ?

Claire : Oui, c'est ça, dans

D'ailleurs, j'aimais les deux. Mais maintenant que le film est tourné, je préfère l'entraîneuse. Pour moi, au départ, une entraîneuse élevait des tigres ou des chevaux, surtout dans le cadre d'un western!

Après quand j'ai réalisé que je le savais déjà mais sous un autre nom, si vous voyez ce que je veux dire! J'avais huit ans, j'étais la plus jeune, alors ils ont hésité à me prendre. Quand j'ai su que j'étais prise, j'ai pleuré de joie.

«Quand j'ai su que j'étais prise, j'ai pleuré de joie»

Charlie :

Eastwood, donc je ne m'étais pas beaucoup du tout. Pour moi, un western, c'était des cowboys et des chevaux! Mais je n'avais jamais imaginé que ça puisse être uniquement avec des enfants.

Un peu quand-même...

Paolina : Non!

Charlie : Elle est quand même prête à tout pour piéger les amoureux des autres...

Paolina : C'est un cœur d'architecte, un peu snob! Il faut dire ce qui est, hein? Et elle se balade en calèche.

C'était sympa de se déguiser ?

Paolina : Trop bien! J'avais cinq tenues magnifiques. J'aime tellement ma robe de mariée que j'en ai deux photos dans mon placard! Il faut dire que j'ai eu droit à des soirées aussi quand je joue du piano devant Wayne.

Claire : C'était marrant mais galère. Ma robe était beaucoup trop lourde, trop grande, (elle mime) Mais j'aimais beaucoup mon costume.

Charlie : C'était assez drôle de porter des vêtements d'époque. Moi, je tournais sur moi-même avec ma robe. J'adorais! La première fois que je suis arrivée sur le plateau, on m'a super bien maquillée et coiffée. J'étais trop belle et quand Djamel m'a vu, il a dit «il faut qu'elle ait l'air de s'être préparée toute seule». Alors ils m'ont fait passer des essais pour la Belle et l'entraîneuse.

Charlie : Ah, non en fait. Mais comment il s'appelle? Ah oui! John... John...

Wayne ?

Claire : Oui, c'est ça, dans



«le Corbeau» ou un vrai comme ça. Quand c'est trop évident, on ne trouve jamais! J'ai dû en voir d'autres dans le même genre à la télé. Et puis il y a bien sûr aussi «La petite maison dans la prairie» qui se passe à peu près à la même époque.

Décrivez-moi vos personnages.

Claire : Je suis l'institutrice. L'insti! est plutôt gentille mais révoltée. Elle n'est pas forcément d'accord avec ce qu'on lui propose. Elle fait l'avocate, la psychologue et l'institutrice... évidemment. Elle est là pour remettre les choses à leur place.

Et toi, la belle... crâneuse ?

Paolina : Ah non, elle n'est pas crâneuse. Elle est élevée classe mais elle est pas crâneuse!

Un peu quand-même...

Paolina : Non!

Charlie : Elle est quand même prête à tout pour piéger les amoureux des autres...

Paolina : C'est un cœur d'architecte, un peu snob! Il faut dire ce qui est, hein? Et elle se balade en calèche.

C'était sympa de se déguiser ?

Paolina : Trop bien! J'avais cinq tenues magnifiques. J'aime tellement ma robe de mariée que j'en ai deux photos dans mon placard! Il faut dire que j'ai eu droit à des soirées aussi quand je joue du piano devant Wayne.

Claire : C'était marrant mais galère. Ma robe était beaucoup trop lourde, trop grande, (elle mime) Mais j'aimais beaucoup mon costume.

Charlie : C'était assez drôle de porter des vêtements d'époque. Moi, je tournais sur moi-même avec ma robe. J'adorais! La première fois que je suis arrivée sur le plateau, on m'a super bien maquillée et coiffée. J'étais trop belle et quand Djamel m'a vu, il a dit «il faut qu'elle ait l'air de s'être préparée toute seule». Alors ils m'ont fait passer des essais pour la Belle et l'entraîneuse.

Charlie : Ah, non en fait. Mais comment il s'appelle? Ah oui! John... John...

Wayne ?

Claire : Oui, c'est ça, dans



Claire : Elle est riche...

Paolina : Enfin, surtout ses parents.

Claire : Oui mais quand tes parents sont riches, tu es riche. T'as des belles robes par exemple.

Paolina : Ca, c'est vrai. Moi j'ai cinq tenues et les filles n'en ont qu'une.

Bref, il faudrait juste que la Belle arrête de se la jouer un peu. Sinon, elle est un peu naïve parce qu'elle ne se rend pas compte de ce qui se passe entre les cowboys et les indiens. Ses parents font élevée en lui disant que les indiens étaient méchants et les cowboys gentils.

Elle va se rendre compte que c'est faux. Elle est tombée amoureuse d'un indien. Quel crime!

Charlie : Moi je suis l'entraîneuse, une personne qui a des relations sexuelles en échange d'argent.

Et comme les enfants ne peuvent pas faire ça, c'est clair, moi je mets des bisous.



Charlie : Moi je suis l'entraîneuse, une personne qui a des relations sexuelles en échange d'argent.

Et comme les enfants ne peuvent pas faire ça, c'est clair, moi je mets des bisous.

Charlie : Moi je suis l'entraîneuse, une personne qui a des relations sexuelles en échange d'argent.

PUBLICITE

GAUMONT présente

BIG CITY

LE WESTERN OÙ LES ENFANTS FONT LA LOI

Un film de
DJAMEL BENSALAH
D'après l'ouvrage de **BANJO O'SULLIVAN**

CINEMASCOPE

AU CINEMA LE 12 DECEMBRE

CELESTINE

Un dollar sur la bouche et 50 centimes sur la joue. C'est quand même cher payé! Et quand j'aime pas trop le garçon, il reçoit une claque! «Big City» a une belle histoire, une belle morale puisque c'est pas le physique qui compte mais ce qu'on a à l'intérieur. La preuve, la belle choisit un exclu. Et dans le film, elle et Wayne se rendent compte que...

Paolina: A la fin, tu me piques Wayne...

Charlie: Pas du tout, c'est toi qui me le donnes. La Belle, elle veut le meilleur. Dans un magasin, par exemple, elle prendrait le plus cher en pensant que c'est le mieux. Mais elle se rend compte qu'elle doit se tourner vers la qualité et pas vers le prix. Et elle réalise que l'amour est l'amour. Wayne aussi d'ailleurs. Il comprend

qu'il ne faut pas toujours chercher plus haut alors il se tourne vers moi. L'entraîneuse, je la ressens comme ça, elle est drôle.

Charlie: Il est quand même pas très malin, ce Wayne dans le film mais c'est normal, c'est un cow-boy.

C'est quoi vos points communs avec vos rôles?

Charlie: Comme l'entraîneuse, je suis prête à tout pour avoir ce que je veux. Et j'ai déjà défendu des faibles. Dans la vie, les méchants, c'est mieux qu'ils se retrouvent derrière les barreaux que sur un trône couvert d'or.

Paolina: Tu penses que l'entraîneuse pourrait aimer la belle?

Charlie: Pourquoi pas, si tu n'étais pas amoureux de Wayne? A la fin du film, on s'entend mieux qu'avant. Mais l'entraîneuse est plus proche de l'institutrice et de Betty Wilson qui défendent aussi les plus faibles.

Claire, dans la vie, est-ce que tu aimes bien commander?

Claire: C'est pas que j'aime commander mais je prends les choses en main. Je ne supporte pas quand ça traîne.

Charlie, est-ce que dans la vie, comme l'entraîneuse, tu aimes bien faire des bisous?

Charlie: Ça dépend. Oui à ma famille, mes amis... mais sur la joue, quoi!

C'est quoi la morale de l'histoire de Big City?

Claire: Dans cette histoire les enfants essayent de faire un monde meilleur mais ils n'y arriveront pas tous seuls.

Dans la vie, il faut être solidaire, faire un geste pour la planète, par exemple. Malheureusement, l'histoire de «Big City» ressemble à la vie.

La leçon à retenir c'est qu'il ne faut pas être raciste. Mais les enfants sont racistes parce qu'on les a éduqués comme ça. Parfois, j'ai plus pitié d'eux parce qu'on leur dit n'importe quoi.

Paolina: «Big City» peut plaire à toute la famille. Tout le monde va se retrouver dans un personnage. Et je trouve important qu'à travers un film les enfants connaissent le racisme. Pour moi, la morale pour la Belle, c'est qu'elle se rend compte que l'amour, ça ne se dirige pas, comme dirait Charlie. C'est inutile de vouloir le plus beau et le plus cher.

Et pour toi, Charlie, quel est le message du film?

Charlie: Dans le film, les enfants pensaient que c'était facile de prendre la place des parents.

Moralité: Il faut toujours être content de ce qu'on a. Avant, j'étais pressée d'être grande. Mais aujourd'hui, j'essaie de profiter de chaque seconde.



PUBLICITE

GAUMONT présente

BIG CITY

LE WESTERN OÙ LES ENFANTS FONT LA LOI

Un film de
DJAMEL BENSALAH
D'après l'œuvre de **BANJO O'SULLIVAN**

CINEMASCOPE

AU CINEMA LE 12 DECEMBRE

Nicolas alias Tong junior

Ryan, le frère de Wapiti



Comment vous avez entendu parler du film ?
Nicolas : J'ai entendu parler du casting par le scénariste du «Concile de Pierre» dans lequel j'ai joué. Pour Big City, on m'a demandé d'apprendre un texte de Tong Junior. Moi, j'ai jamais bien le personnage.

Ryan : Moi, j'ai vu une annonce sur internet. J'ai appris un texte. Au début, ils disaient : «Il est pas assez noir pour être Jefferson et trop petit pour faire Wapiti».

Qu'est ce qui vous a plu dans l'histoire de Big City ?
Nicolas : C'était narrer que les parents partent et qu'on se retrouve tous, seuls dans la ville.

Vous saviez ce qu'était un western ?
Nicolas : Oui

Ryan : Moi je regardais Lucky Luke.

C'était quoi un western pour vous ?
Nicolas : Un film avec des cowboys dans le Far West.

Ryan : Des cowboys, des indiens, des chevaux...

Ca vous a amusé de vous déguiser ?
Nicolas : Oui, c'était drôle. En plus, on m'avait fait une fausse tresse. Mais ce que j'ai préféré, c'est jouer avec d'autres enfants.

Ryan : Moi, j'ai pas trop aimé la perruque parce que quand ça me grattait, je ne pouvais pas bouger.

Qui est Tong junior ?
Nicolas : Le fils d'un épicier. Il est chinois et parle avec un accent.

«Trop sympa même si on travaillait beaucoup»
Ryan :

C'était difficile de prendre l'accent chinois ?
Nicolas : au début, je ne le faisais pas super bien alors notre coach m'a aidé. Mais ça m'arrivait de prendre l'accent avant, chez moi pour rigoler.

Et toi, Ryan, tu peux me décrire ton personnage ?
Ryan : C'est le petit frère du chef indien qui s'ennuie très vite. Il a même des envies de guerre.

Toi, tu n'avais pas d'accent mais tu parlais avec des dictons indiens...
Ryan : Oui mais parler indien, pour moi, c'est pas habituel. Et je n'ai rien retenu !

Le tournage s'est bien passé ?
Ryan : oui mais un jour on était en haut d'une colline en Bulgarie pour faire la guerre.

Tout le monde a crié et mon cheval a commencé à galoper, galoper !
Heureusement, je l'ai arrêté !

Et Djamel, il était comment sur le tournage ?
Ryan : Il disait tout le temps : «C'est la dernière, c'est la dernière !»

Nicolas : Trop sympa même si on travaillait beaucoup.

En quoi l'histoire de Big City peut ressembler à la vraie vie ?
Nicolas : Dans la vraie vie, il y a du racisme et puis des jugements au tribunal. Et la guerre aussi.

Qu'elle est la morale de l'histoire ?
Nicolas : Les enfants sont pas inférieurs aux adultes parce qu'ils peuvent se débrouiller seuls dans une ville.





Eddy Mitchell

Après avoir présenté les westerns pendant des années, vous avez donc fini par rentrer dedans...

Eddy Mitchell: C'est vrai mais quand un metteur en scène d'origine algérienne vous propose de tourner un western en Bulgarie vous devez quand même à lire le scénario!

Et à la première lecture, vous en avez pensé quoi?
Eddy Mitchell: J'ai été étonné tout de suite parce que ce n'était pas une redif, un sujet commun aux westerns. Le thème exploité me semblait intéressant.

Ca vous faisait rêver, vous, de jouer aux cow boys et aux indiens?

Eddy Mitchell: Oui mais enfin, bonhomme en dandy complètement européen, je ne me voyais pas dans un western. A part dans la peau d'un français, pourquoi pas? D'ailleurs, il y a plusieurs années, un projet allait dans ce sens mais il n'a pas abouti. Au moment où Djamel m'a proposé de faire ce film, on ne parlait plus beaucoup des westerns. On peut dire qu'une opportunité amusante m'est tombée dessus.

Quels sont vos westerns préférés?

Eddy Mitchell: Toujours les mêmes. *Vera Cruz* car c'est complètement cinglé, avec un scénario débridé. Et pleins pleins d'autres. Grâce aux DVD, je découvre encore des nanars que j'ai pas vu.

Vous êtes un des deux seuls adultes de Big City. Pouvez-vous nous décrire votre personnage?

Eddy Mitchell: D'abord, il a du ventre donc je devais rembourser sous le t-shirt! Avant chaque scène, je sanglais bien la ceinture pour faire sortir le bido. Et puis avec la cuisine bulgare servie là-bas, on ne pouvait que maigrir. A part ça, mon personnage est un désabusé qui noie ses chagrins dans le vin... l'alcool, comme ça arrive souvent. Il se rachète une conduite avec les enfants quand il faut quand même légèrement éduquer.

Et à la première lecture, vous en avez pensé quoi?
Eddy Mitchell: Oui. Lui, ça ne le dérange pas plus que ça en fait. Les enfants lui brouillent ses habitudes mais ils font ce qu'ils veulent. Du moment qu'il s'a bouillie... il est content!

Tourner un film entouré de gamins, c'est une grande première?
Eddy Mitchell: J'ai déjà tourné avec des enfants bien sûr mais je n'étais pas le seul adulte. C'était la première fois pour moi et il ne faut pas oublier que la véritable vedette du film c'est ce groupe d'enfants. Parce que ça va tout de suite, on le voit très peu...

Chapeau au mec qui a fait le décor... il est formidable.

Vous les avez trouvés bien dans leurs rôles ces petits?

Eddy Mitchell: Oh oui! Ce sont des icônes de star, en particulier l'entraîneuse et la prof. On sent en elles le talent, le vrai. Tout comme chez le fils du maire. Ce gamin est incroyable!

Ils vous ont vraiment bluffés alors?
Eddy Mitchell: On peut le dire! Leur endurance surtout.

Les journées étaient très longues, les heures supplémentaires incessantes. On n'en voyait jamais le bout et ils ne bronchaient pas.

Certains m'ont dit que les conditions de travail étaient difficiles...
Eddy Mitchell: Ça c'est vrai! Parfois, je pense qu'en quelques mois à peine, on a vu passer toutes les saisons.

Ca se passait comment avec les enfants sur le tournage?

Eddy Mitchell: Bien, ils avaient de quoi s'occuper. Je les croisais, on se disait deux ou trois bêtises mais ils travaillaient beaucoup.

Qu'est-ce que vous avez ressenti dans ce décor?
Eddy Mitchell: C'était merveilleux, grandiose. Chapeau au mec qui a fait le décor... il est formidable. La seule chose, c'est qu'il force de vivre dans cette ville, on s'y habitue et on le regardait moins. Ceux qui venaient de temps en temps sur le tournage nous remettaient les pendules à l'heure.

Il était comment Djamel sur le plateau?
Eddy Mitchell: Adorable et très gentil, sauf qu'il adore les heures supplémentaires! C'est un type intelligent avec beaucoup de charme. Bon, il n'est pas bien grand mais en fait, ça ne me regarde pas!

C'est quoi son plus gros défaut?

Eddy Mitchell: Il n'arrête pas de parler pendant les prises, je déteste ça! A un moment on finit par s'y faire et on ne s'occupe plus de rien. C'est cette génération de metteurs en scène qui est comme ça.

BIG CITY

★ TELEGRAPH ★



FILMOGRAPHIE D'EDDY MITCHELL

2007 BIG CITY de Djamel BENSALAH	1984 RONDE DE NUIT de Jean Claude MESSIAE
2005 UN PRINTEMPS À PARIS de Jacques BRAL	1984 A MORT L'ARBITRE de Jean Pierre MOCKY
2002 LOVELY RITA de Stéphane CLAYTER	1980 FRANKENSTEIN 90 d'Alain JESSICA
1998 LA CUISINE AMERICAINE de Jean Yves PITOIN	1983 ATTENTION, UNE FEMME PEUT EN CACHER UNE AUTRE de Georges LAUTNER
1995 LE BONHEUR EST DANS LE PRÉ d'Elvire CHATELLEZ	1981 COUP DE TORCHON de Bernard TAVERNIER
1993 LA CITÉ DE LA PEUR d'Alain BERBERIAN	1980 GIRLS de Just JACKSON
1992 VILLE À VENDRE de Jean Pierre MOCKY	1981 JE VAIS CRAQUER de François LÉTIERRIER
1991 LA TOTALE de Claude ZIDM	1977 JULIETTE OU L'AIR DU TEMPS de René GILSON
1990 JUSQU'AU BOUT DU MONDE de Wim WENDERS	1984 CHERCHEZ L'IDOLE de Claude de GIVRAY
1989 UN PÈRE ET PASSE de Sébastien GRALL	1983 JUST FOR FUN de Gordon FLEMING
1988 PROMOTION CANAPÉ de Didier KAJMUNA	1982 UNE GROSSE TÊTE de Claude de GIVRAY
1988 LA GALETTE DES ROIS de Jean Michel RIBES	1981 COMMENT RÉUSSIR EN AMOUR de Michel BOISRON
1987 I LOVE YOU de Marco FERRERI	1980 LES PARIENNES (Sous le titre de Jacques POTREVAUD)
1985 AUTOUR DE MINUIT de Bernard TAVERNIER	1979 SECTION HALTE de Jean Marie ESTEVE

Filmoographie établie par Jean Pierre BISCIA d'un voyage à Paris chez ALBIN MITCHELL en janvier 2008.

BIG CITY

★ TELEGRAPH ★



Le western est-il un genre qui vous plaît?
Eddy Mitchell: C'est une des raisons pour laquelle je joue le bout et ils ne bronchaient pas.

Ca vous a fait quoi de jouer dans un western?

Ce genre de film est important pour moi. On regardait des westerns en famille. J'aimais l'action et les valeurs profondes que en ressortaient. J'ai joué dans plusieurs films mais j'ai la sensation de faire du cinéma pour la première fois. Une grande rue, des flingues, des enfants et Eddy Mitchell, le Oby One Kenobi du western!

Ca vous a fait quoi justement, de tourner avec Eddy Mitchell?

C'était un rêve d'enfant. Quand je l'ai rencontré, j'ai réalisé qu'il était aussi généreux et drôle sur écran qu'à la ville.

Quel est votre western préféré?

La prisonnière du désert de John Ford. D'ailleurs, c'est un film que j'ai vu à la télé avec mon père mais pas à la dernière séance, même si j'étais un inconditionnel de l'émission!

"En tant qu'enfant des bandes, on est tous élevés au pop corn movie"

J'avais huit ans, Petit, tu ne vois que les bagarres entre les cowboys et les indiens. Les années passent et tu comprends les différents messages: la quête de soi-même, l'errance, le racisme, la tolérance, la fabrication d'un état, les lois...

Vous avez pensé quoi à la première lecture du scénario de Big City?
Le film est un message en lui-même.

Un adulte pour moi, c'est un enfant qu'on ne grande plus. Et là, les enfants ne sont plus punis s'ils font une bêtise. On leur demande de devenir adulte. Pour pouvoir vivre, ils adoptent les règles établies par leurs parents et réalisent qu'elles ne leur correspondent pas. Ils n'ont pas envie d'être raciste, profiteurs et intolérants. Ils réinventent une façon de vivre et un semblant de constitution. Les enfants sont, en définitive, beaucoup plus responsables que les adultes. Je trouvais l'idée intéressante. Et puis ce film ressemble à Djamel. Il a une vraie culture américaine. En tant qu'enfant des bandes, on est tous élevés au pop corn movie. Il a injecté les fondements de la société dans son univers.

Vous vous êtes amusé à jouer aux cowboys et aux indiens?
Oui forcément! On arrive sur un plateau, ça sent la poussière et le crin de cheval. On met le costume, on s'astute, on fait de suite dedans et on s'amuse.

Et vous avez évolué facilement dans le décor?

Je me sens comme un enfant à Disney Land. J'avais l'impression d'être dans une machine à remonter le temps. Il était vivant ce décor et changeait d'allure au gré des heures. C'était un personnage à part entière.

Avec Eddy Mitchell, vous êtes le seul adulte de Big City. Quels étaient vos rapports pendant le tournage?

Il était ma bouée de sauvetage. J'ai fait un petit peu garderie donc de temps en temps, j'aimais vraiment me retrouver avec lui.

Et avec les enfants?
Ils sont très curieux et vous incitent à l'être. En les regardant jouer, j'ai pris conscience de leur investissement, malgré leur innocence. J'allais souvent manger dans leur paysan de Tex Avery qui porte des pantalons à bretelles et une chemise. Je ressemblais à un grand chien comme ça, un peu nonchalant.

Vous personnage, c'est qui?
L'innocent du village qui râge comme un enfant sans

Vous vous êtes préparé comment à les affronter?

Pas différemment de d'habitude. J'ai un rapport normal avec les enfants. Le leur parle comme à un adulte. Parfois j'étais un peu sec parce qu'ils avaient aussi besoin d'autorité. D'autres fois, c'était eux qui m'engueulaient. J'étais naturel, c'est la meilleure façon de les respecter.

"C'est fou, je n'arrive pas à lui trouver de défaut!"

Vous les avez trouvés bien dans leurs rôles?
Ils sont formidables. Surtout les filles. Elles sont beaucoup plus en avance que les mecs et ont une certaine perception de l'expression artistique. Elles savent pourquoi elles font les choses. Tous les enfants du film ont une approche professionnelle du métier avec les maladroites et la naïveté de leur âge. Ce ne sont pas des singes-savants. L'espère qu'un jour ils seront tous acteurs.

Isis vous ont bluffé?
Oui, beaucoup. La petite insti-

C'est quoi son principal défaut?
Il a fait le ramadan pendant le tournage donc il était vraiment exécrable! Blague à part, il aime les gens avec lesquels il travaille. Donc il fait attention à ses acteurs et veut bien faire les choses. C'est fou, je n'arrive pas à lui trouver de défaut!



PARTENAIRES



Leader sur le segment viande-grill en France, le Groupe BUFFALO GRILL dispose de plus de 290 restaurants exploités en direct ou via des franchisés. En 2006, les restaurants Buffalo Grill ont servi 29 millions de repas. Avec toujours le même esprit pionnier : proposer de nouvelles saveurs, aller à la découverte de nouveaux territoires, la légende Buffalo Grill continue...

